

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 32

Artikel: Bonaparte à Lausanne en mai 1800 : (suite et fin)
Autor: Mogeon, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225948>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

moins ? C'est que, ça va être sérieux, cette fois-ci.

— Je te crois, mon vieux. Mais n'ai pas peur. On est là. C'est pas pour rien qu'on a fait de la gym pendant vingt ans. Bon pied, bon œil. Qu'ils y viennent, ces poisons de Prussiens ! Le président de la petite section part aussi, tout fier de son grade de sergent. Sa belle-sœur lui fourre encore quelque chose dans son sac à pain.

— Ces vieux garçons, ça ne pense à rien. Sans moi, il partait sans un jeu de cartes. Ti possible, quel étourdi !

Au moment où le train s'ébranle, Rosine, la plantureuse épouse du maître-boulangier de l'endroit, lui crie encore :

— Fais attention, David, avec ton fusil. S'il est chargé, un malheur est si vite arrivé. Pourvu que tu me reviennes entier !

Et David de répondre, dans un gros rire :

— Te mets pas en soucis, Rosine. On dit tant de choses de ces Allemands. On verra bien. Ils veulent pas nous avaler sans boire. Au revoir ! Embrasse le petit !

Déjà, au tournant, là-bas, le dernier wagon disparaît. Lentement, le quai de la petite gare se vide. Sur le raidillon qui monte au village, ceux qui restent causent peu. Les femmes, les vieillards se retournent, rejoignant en pensées ceux que le train emporte vers l'inconnu. Chacun retourne lentement à son foyer, mais chaque visage trahit le souci commun, celui des femmes surtout. Bien sûr, devant les hommes, on faisait semblant de ne pas voir les choses en noir. Mais, sait-on ce qui nous attend ? Les reverra-t-on, ces hommes, ce père, ce frère, ce parent ? La Françoise, du Moulin, qui a la réputation de mener son mari un peu à la dure, paraît réfléchir. Elle s'arrête, pour souffler, à moins que ce ne soit d'émotion contenue.

— Tu sais, Fanchette, dit-elle à sa voisine. Au fond, il n'est pas tant mauvais, mon homme. Il faut seulement savoir le prendre. Pourvu qu'il ne lui arrive rien !

Et de son pas alourdi par cette pensée, elle continue la montée. F. Wælfli.

(De l'ancien « Gymnaste Vaudois », 25 novembre 1914).

LA DÎME

LA dîme nuisait à l'agriculture ; elle en était le fléau. Un curé disait à son paroissien :

— Maître Pierre, il me semble que si vous ôtiez les cailloux de ce terrain, que si vous le fumiez et le labouriez bien, et que vous y semiez du blé, vous pourriez y faire de bonne moisson.

— Me promettez-vous de n'y jamais dîmer, monsieur le curé ?

— Je ne puis renoncer aux droits de la cure.

— Hé bien ! moi, je vous donne le champ, si, en y faisant tout ce que vous dites, vous me permettez d'en recevoir la dîme.

ŒUFS DE POULES NOIRES

PENDANT cette guerre à Guillaume, qu'on ne se serait jamais cru de voir un tel commerce, y en a bien qui ont crié après les paysans, qu'ils vendaient leurs produits trop cher. Ils ont bon dos les paysans : il aurait seulement fallu qu'ils paient tant qu'à des quarante francs un pair de mauvais souliers, qu'ils s'arrachent les yeux pour une pièce de cretonne, qu'ils se saignent les quatre veines s'il leur fallait jamais acheter un pique, ou rien que le faire ferrer, et puis qu'en même temps ils vous laissent le lait pour rien, qu'ils vous donnent les truffes et qu'ils vous distribuent les œufs. Il semble qu'eux, ils n'auraient pas même le droit d'essayer de gagner quelque pauvre petite chose, tandis qu'on n'a rien à redire à ces gros fabricants qui brassent les cent mille et des fois les millions, ni à tous ces marchands qu'ils s'y connaissent toujours quand les prix lèvent et jamais quand ils baissent, ni à ces ouvriers qu'il faudrait tous les mois qu'ils aient une plus forte paie avec des journées plus petites. Non

pas que pour l'ouvrage, ceux de par la campagne ont toujours été là, même quand il fallait envoyer la jument avec les garçons pour se veiller les Allemands ou pour remettre à l'ordre ces vaunèses de compagnons de la bande à Lénine.

J'ai eu bien dit des fois : ceux qui pensent qu'on a tant de profit et d'agrément que ça à être paysan, ils n'ont qu'à prendre un train. Ils veulent assez reconnaître si on coule du lait pour rien et si le lard et la saucisse au foie vous poussent dans la cheminée comme l'herbe sur un ruclo. Pitié misère ! Quand on chiffre ce qu'il fallait payer seulement pour un pair de caïonnets de six semaines, et qu'on ne savait au Dieu monde avec quoi on pourrait les pousser à la graisse, et que pour tout c'était la même chose, ça vous fait quand même colère d'entendre ces gaillards par les cafés des villes qu'il semble quand ils causent qu'on aurait tout pour rien. Quoi ? c'est l'air du temps qui travaille. Nous, on n'a rien qu'à mettre le seillon sous les vaches, à porter au moulin, à saigner des porcs toute l'année, tandis que la bourgeoise n'a qu'à courir après les poules pour ramasser des œufs tout plein son tablier. Foin ou pas foin, recoupe ou pas recoupe, c'est tout la même chose : on n'a toujours qu'à prendre. Euh ! si seulement, va !

Ma fi ! c'est sûr que ceux de par la ville qui avaient goût à l'omelette ou bien à la salée aux œufs, ça leur coûtait gros au marché. Quand il leur fallait les payer jusqu'à des six ou sept francs la douzaine, on comprend qu'ils y regardaient et qu'ils tâchaient d'avoir au moins des œufs de sorte, non pas de ces crouyes petits que, sauf pour la couleur, on dirait, à respect, des grosses pétoles de chèvre. Et je vous corde bien qu'y a eu de ces femmes qui s'entendaient encore passablement à les cribler, qu'elles gardaient les beaux pour le ménage et portaient le reste au marché. Mais quoi ? si ceux qui vendent ont des fois leurs petites ruses, bien des clients qu'y a ne sont pas empruntés non plus pour ouvrir le sac aux malices.

Si vous avez connu le gros Mordatze d'Orbe, en voilà un qui savait toutes les rubriques pour avoir toujours le meilleur, sans même seulement se donner l'air d'y faire. Il faut bien dire que, pour être porté sur la bouche, il n'y en avait point à lui. Guerre ou pas guerre, il fallait qu'il se soigne. Alors, comme il trouvait que sa femme n'était pas assez intrigante, il faisait ses marchés lui-même : et du tonnerre s'il n'y raperchait pas toujours la fine fleur, pour le même prix que les autres n'avaient que de la brouillerie. Ecoutez-voir comment il s'y est eu pris pour acheter des œufs à la tante Caton, que c'est donc une brave femme qui vendait aussi bien les gros que les petits. Pour arranger le monde, sans travailler à perte, elle mettait toujours moitié des uns, moitié des autres. Mais ça n'arrangeait pas Mordatze : il ne voulait que les gros, lui.

— Et puis, tante Caton, qu'il lui fait comme ça, combien les faites-vous, vos œufs ?

— Tant et tant : c'est le prix du jour.

— Vouâh ! C'est d'antrement cher... Enfin, c'est bien comme vous dites : on n'en veut pas trouver à moins. Mettez m'en voir une douzaine... Ah ! mais, attendez seulement : c'est-il des œufs de poules noires ?

— Des noires, et puis aussi des blanches, des brunes, des grises : on s'en tient de toutes les bonnes couleurs.

— Oui ! Eh bien ! il vous faut me mettre seulement ceux des poules noires. Depuis que j'ai eu tant souffert de rebouilllements d'estomac, le médecin m'a bien recommandé de n'en pas prendre d'autres.

— Taisez-vous ! Ils sont tous pareils !

— Il paraît bien que non. C'est les humeurs qui ne sont pas les mêmes... Et que je m'y connais assez quand ma bourgeoise n'y fait pas d'attention.

— Et puis alors, comment voulez-vous que je fasse pour me retrouver dans ce tas ? Prenez l'un, prenez l'autre, c'est toujours : la poule m'a fait... Mais si c'est la noire ou la blanche,

pour le savoir il aurait fallu qu'on leur z'y pendre un sachet au dernier.

— Vouâh ! vous ne vous y connaissez pas plus que ça ! Eh bien ! laissez-moi faire, que je suis sûr de ne pas m'y tromper, quand ça ne serait rien que d'un.

Et voilà mon Mordatze qui t'en prend quel, ques-uns, les uns après les autres, qui fait état de les tourner contre la lumière du jour... Vous vous pensez si les petits étaient faits par les poules noires. Mais quand il en guignait des gros : « C'en est un », qu'il faisait. Et hardi ! dans sa pagnette.

Il avait déjà sa douzaine quand la Caton a compris la manicle, qu'elle a levé les bras au ciel est s'est mise à crier :

— Heuh ! cette serpent d'homme, avec ses poules noires ! S'il n'a pas choisi tous les beaux. C'est-il possible au monde d'engueuser comme ça les gens ?

Ma fi ! Mordatze avait ses œufs. Vous vous représentez cette recaffée qu'il a faite, que la tante Caton n'a pas pu d'autrement que de s'éclaffer comme lui.

Gédéon des Amburnex.

LE MALADE VINGTIÈME SIÈCLE

LE malade va voir un médecin.
— Monsieur, je viens vous voir, je ne sais pas pourquoi, car ma maladie m'est parfaitement connue.

— Ah !

— Oui, monsieur. J'ai un eczéma, autrement dit affection herpétique.

— La maladie de notre époque.

— J'ai lu tout ce qui a été écrit à ce sujet... une bibliothèque entière.

— Permettez-moi de vous examiner.

— C'est inutile, docteur, complètement inutile. Mon eczéma n'est ni stalactiforme, ni muciforme. Il n'a rien non plus de furfuracé, ni de squameux. Il appartient au genre dénommé lichen féroce, à cause de sa ténacité.

Le médecin, stupéfait :

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr. Tous mes livres sont d'accord là-dessus.

— Alors, nous allons vous traiter pour le lichen féroce.

— Oh ! oh ! vous allez me traiter ! C'est bien vite dit. Comment allez-vous me traiter ? Par les alcalins ? Par le soufre ? Le soufre est bien démodé. Par l'arsenic ? L'arsenic abîme l'estomac. Hardy, dans ses écrits, a préconisé les sudorifiques, les bains russes... Voyons qu'allez-vous me faire prendre ?

— Ma foi, ce que vous voudrez.

— Les cristaux de soude ? Le goudron ?

— Choisissez vous-même.

— Hein ? Le goudron... Si nous faisons un essai avec le goudron ?

— Faisons un essai.

— Je vais acheter tous les ouvrages qui traitent du goudron et de ses divers modes d'emploi.

— C'est cela ; nous en causerons ensemble. (Après avoir écrit son ordonnance). Voici, monsieur, matin et soir... Quant au régime...

— Je sais, je sais, pas de viande saignante. Eviter le poisson et surtout les coquillages, les huîtres. A propos, que prescrivez-vous contre la grippe ?

— Heu ? Selon le médecin en chef de l'armée suisse...

— Oui, je sais, moi ; je prends des bonbons à l'eucalyptus et je prise du camphre... Je vous recommande cela, docteur, c'est excellent. Allez, au revoir, docteur !

Le malade dépose discrètement cinq louis sur le bureau du médecin et sort enchanté.

BONAPARTE A LAUSANNE EN MAI 1800

(Suite et fin.)

Le lendemain, 13 mai, Polier assiste au lever du Premier Consul. Celui-ci, sans perdre de temps, et après avoir manifesté sa satisfaction de la réception qui lui avait été faite, déclare qu'il va partir immédiatement pour Vevey où il doit passer une revue et de là pour Villeneuve. Le pré-

fet qu'il accompagne, avait donné les ordres nécessaires ; Bonaparte entre à Vevey, salué par l'artillerie, l'élite et la réserve présentant les armes. Il reçoit les hommages des autorités, venues en costume. Polier annonce au Premier Consul qu'il met à sa disposition les munitions de guerre, que reçut le général Marmont à Villeneuve.

Le soir, Bonaparte revenait à Lausanne, dont les rues étaient illuminées.

Pendant la journée, les citoyens Saussure et Roqueirol s'étaient rendus auprès du citoyen Glayre pour l'assurer des bons sentiments de la ville envers le Gouvernement helvétique.

Plusieurs diplomates venus à Lausanne confèrent avec Bonaparte que nous voyons en conversation, le 14 mai, avec Carnot et Reinhard. Le général en chef Berthier quitte Lausanne et transporte plus loin son quartier général.

Le 15 mai, à midi, Bonaparte retourne à St-Sulpice pour procéder à une nouvelle inspection des troupes qui ne cessent d'arriver. Il est de retour déjà à 3 heures. En passant sur Montbenon, il donne l'ordre de faire partir les traîneaux et affûts de canon dont il aura besoin pour traverser le Grand-St-Bernard. Puis, il rentre dans ses appartements, où il reste toute la soirée.

La femme du préfet, Mme Polier, avait voulu profiter de la présence de Bonaparte pour le présenter à la Société lausannoise. Par deux fois, des messagers officiels s'étaient rendus auprès de lui pour le prier d'accepter l'invitation, mais le Premier Consul, tout à ses affaires militaires, ne vint pas, ce qui, on le suppose bien, causa une forte déception. Le général se soucie moins des figures allégoriques, des ballets emblématiques, que des conditions dans lesquelles il va poursuivre sa campagne. Il nous semble le voir arpenter de long en large son cabinet de travail et dicter à ses secrétaires le plan d'une future opération, les mains derrière le dos, dans l'attitude classique que nous lui connaissons. C'est que, pendant que les couples se livraient aux plaisirs de Terpsichore, le moment du départ de Lausanne approchait. Les grenadiers de la garde des consuls avaient reçu l'ordre de se préparer à partir au premier signal, qui fut donné le 16 mai, à 6 heures, alors que Bonaparte était déjà parti à 5 heures. Des salves avaient été tirées et la garde bourgeoise, accompagnée de la musique de la ville, rendait les honneurs. On ne savait du reste pas si ce départ serait sans retour ; les appartements de la maison Steiner restèrent plusieurs jours encore à disposition du Premier Consul. Celui-ci, cependant, était bien parti définitivement sur la route qui devait le conduire quelques semaines plus tard à Marengo (14 juin).

Mais revenons un instant en arrière.

La *Revue Suisse* de 1841 contient un récit du dîner que le citoyen Rodolphe-Emmanuel Haller offrit à Bonaparte dans sa campagne de Villamont, à l'extrémité de la rue d'Etraz. Clavel de Brenles, le lieutenant du préfet du Léman, travaillait dans son bureau lorsqu'il voit entrer le fournisseur d'argent de l'armée française : « Voulez-vous dîner avec le Premier Consul ? — Volontiers. — Alors, trouvez-vous chez moi à 3 heures. » A l'heure indiquée, je me mets en route, écrit Clavel, pour Villamont, — à l'entrée de l'espèce de promenade appelée Derrière-Bourg.

Avant la création de cette promenade, il y avait un chemin dit de Derrière-Bourg. Ce chemin était appelé aussi promenade, servant à la fois aux piétons et aux véhicules, ce qui causait de l'obstruction. Le 13 mai 1811, la Municipalité décide « qu'il y a lieu de fermer la promenade de Derrière-Bourg à ses deux extrémités, de manière à ce que dans aucun tems les chars ne puissent y trajecter ». Un jour, la Municipalité ordonne que les marchands qui tiennent des bancs à la foire de Derrière-Bourg les enlèveront le plus tôt possible pour ne pas gêner la circulation.

C'est donc sur ce chemin ou promenade de Derrière-Bourg que Clavel de Brenles voit devant lui le Premier Consul, Duroc, Bourienne, le préfet Polier, le municipal Saussure de Morges et l'administrateur Auberjonois, marcher à pied dans la direction d'Etraz, soit à Villamont,

où fut offert au Premier Consul un repas par le citoyen Haller. On peut bien penser que les conversations allèrent leur train. Un personnage considérable manquait à la table : Laharpe. Il était pourtant à Lausanne, où il vivait en simple particulier, depuis le fameux coup d'Etat de janvier qui l'avait éloigné du Directoire. Voici ce que, dans ses *Mémoires*, il note au sujet de la présence de Bonaparte à Lausanne :

« Glayre fut envoyé pour complimenter, sonder, cajoler ; et sous prétexte d'éloigner les importuns, le préfet Polier fit garder les avenues et obtint que nul ne serait présenté sans son aveu. »

Puis, il fit insérer les lignes suivantes dans le *Bulletin helvétique* :

« Il a plu à certains gazetiers helvétiques d'imprimer, et il est aisé de deviner les motifs de leurs instigateurs, que les directeurs Secretan et Laharpe s'étaient présentés chez Bonaparte pendant son séjour à Lausanne, il avait refusé de les recevoir. Veuillez, je vous prie, insérer dans votre feuille que ce récit ne renferme pas un mot de vrai. » Et, dans ses *Mémoires*, Laharpe ajoute : « Le Premier Consul manifesta au surplus autant de satisfaction de l'empressement des citoyens à recevoir son armée qu'il en témoigna peu pour les mesures ordonnées par la Commission exécutive qui, en effet, étaient pitoyables. Il comparait même les procédés de la Commission avec les nôtres d'une manière peu flatteuse pour elle et qui lui valut d'être surveillée encore plus qu'auparavant. »

Combien il est triste de penser que ces deux hommes, Laharpe et Glayre, dont s'honore l'histoire vaudoise, étaient animés l'un envers l'autre de sentiments hostiles. Ne nous attardons pas à cette page et constatons simplement qu'il est étrange que Bonaparte passant à Lausanne, ne voie pas Laharpe, duquel il disait au préfet Polier au cours du dîner de Villamont, quand il se plaignait de la lenteur avec laquelle le gouvernement avait pris des mesures pour faciliter la continuation de sa route sur Villeneuve et au delà :

« Si Laharpe gouvernait, le tout irait bien mieux, et mon armée ne manquerait de rien. » Il insista sur ce point deux ou trois fois. Bonaparte n'était pas de bonne humeur ce jour-là. Il dit à Polier d'autres choses « extrêmement dures » et celui-ci essaya de se justifier, en expliquant que la Commission exécutive se serait pliée mieux à ses desirs s'il les avait fait connaître. Bonaparte aurait voulu surtout trouver davantage de chevaux à Lausanne. On lui expliqua que ses gendarmes et ses guides avaient enlevé de force ceux qui y étaient. Le citoyen Haller, qui exerçait de l'influence sur le grand homme, tentait vainement de le calmer. Il n'est pas jusqu'à un pauvre serviteur qui reçut de lui une algarade parce que, succombant à l'émotion, à l'heure du café, il en répandait quelques gouttes à côté de la tasse consulaire : « Des paroles peu obligeantes furent adressées au maître de la maison sur la maladresse de ses gens. Nous baissions les yeux, écrit Clavel, trouvant tous, je crois, l'apostrophe un peu trop vive ». Haller, cependant, ne se déferma pas. « Ma foi, général, dit-il, il ne faut pas se frotter à vous aujourd'hui, vous n'êtes pas de bonne humeur. »

A 4 heures de l'après-midi, le 16 mai, Bonaparte avait quitté Lausanne pour n'y pas revenir. Les Lausannois étaient à la fois déçus et contents. Contents, parce que la présence d'un grand homme flatte les amours-propres. Déçus, parce que les réquisitions de tout genre qu'entraînent de tels secours sont plutôt d'un effet réfrigérant sur le cœur. Restait à liquider les comptes. Les frais de passage et de séjour du Premier Consul à Lausanne se montaient à 1083 livres 6 deniers 6 sols, dont L. 354, 4 deniers pour le Premier Consul lui-même. La note devait être présentée au préfet national, puis par celui-ci à la Chambre administrative, pour être transmise au ministre de l'Intérieur de la République helvétique. Il y avait en outre pour L. 729,26 de fournitures en paille, fourrons, perches, journées d'ouvriers, foin mangé sur plante aux plaines de Vidy par les bœufs de l'armée. Plus le règlement de quel-

ques notes particulières, ainsi celle du citoyen Tschoudi, chaudronnier, pour une casserole en remplacement de celle prêtée par un particulier de cette ville pour la cuisine du Premier Consul et pour le loyer de quatre autres casseroles destinées au même usage, soit L. 17, 4 deniers.

Conrad Stiffel, maître potier, reçut L. 13, 4 deniers pour avoir remonté le fourneau d'une chambre de la petite maison de Sévry, à Montbenon, qui avait été endommagée par les soldats français, lors de l'occupation qu'ils en avaient faite pendant plusieurs mois comme corps de garde.

On avait illuminé la ville le soir et le lendemain de l'arrivée du Premier Consul. C'est pour quoi, entre autres, Jean Zimmermann reçoit 3 livres pour la pose aux fenêtres de la maison Steiner de dix planches sur lesquelles on avait disposé des verres à lumignon. A Neuchwander et à sa femme, on remit L. 73, 8 deniers, pour avoir préparé l'appartement du Premier Consul, pour lui avoir servi et fourni du linge, des ustensiles, etc.

Enfin, les procès-verbaux nous apprennent que le citoyen Bernard Reichenbach, tenancier du Lion d'Or, avait été chargé par la Municipalité de la fourniture des vins étrangers au Premier Consul. Il présenta une note effarante de simplicité pour nos bourses modernes. Elle montait à 23 livres 10 deniers. Et certainement, on peut dire que l'aubergiste y trouvait encore son compte. Peut-être avez-vous fait avec moi cette petite remarque que Tschudi, Stiffel, Zimmermann, Neuschwander, Reichenbach ne sont pas des noms romands. Nous étions au lendemain de 1798. Les Bernois, sans le bailli, se trouvaient fort bien encore dans le canton de Vaud. Ils y occupaient d'honorables emplois, sous le patronage de municipaux qui, eux, du moins, portaient des noms convenant mieux à nos oreilles : de la Poterie, Saussure, Roqueirol, Bessière, Duvoisin, Masson, Gonthier, voire Porta et Prades.

Aujourd'hui, en feuilletant le registre des nouveaux bourgeois de Lausanne, on y lit non seulement des noms allemands, mais à consonnances slave, chèque, hongroise et autres encore. On dit que l'assimilation des étrangers n'est pas un vain mot. Ce n'est pas notre affaire de vieux Lausannois de le prouver ou de l'infirmer. Nous essayons, nous, avec d'autres combourgeois, ou ressortissants d'autres communes vaudoises ayant élu domicile à Lausanne, de réunir le plus possible, sous la présidence de M. Bridel, les mille et un détails historiques de notre chère ville. C'est pourquoi il nous a paru bon d'apporter cette contribution sur le passage à Lausanne d'un homme illustre à qui le canton de Vaud dut la garantie de son indépendance et la Suisse sa reconstitution fédérative.

14 mai 1933.

L. Mogeon.

La Patrie Suisse. — Si l'on compare nos sports modernes aux exercices physiques des anciens Grecs, on est frappé par la similitude, à 2000 ans de distance, non seulement des exercices, mais des mouvements et des attitudes mêmes. « La Patrie Suisse » du 11 août (No 32) établit, avec l'aide de photos et de reproductions d'œuvres antiques, un intéressant parallèle entre les sports d'aujourd'hui et ceux d'autrefois. Dans ce même numéro : Fumeurs, variété ; Lectures, par L. L. ; La fête de Saint-Etienne en Hongrie ; deux nouvelles. Dans les actualités : la course automobile du Klausen, le Tour du lac cycliste, les dernières journées du Tir fédéral, la célébration du 1er août, etc. Pages de mode, patrons, recettes et page du jardin.



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand, Lausanne

Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange

Envois à choix à collectionneurs.

Albums

Catalogues, Fournitures philatéliques.

Pour tous les goûts !..

Le „DIABLERETS“, apéritif sain, se boit pur, à l'eau ou mélangé au vermouth, sirop de cassis, grenadine, citron, curacao.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.